

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

PAGE

MANQUANTE

Cette docilité parfaite

Augmenta l'orgueil de l'enfant

Au point de lui tourner la tête.

“ Ah ! dit-il d'un air triomphant,

Je vois que les gaillards me craignent ;

Bien que je sois moins vigoureux,

Je le confesse, et moins grands qu'eux,

Je les mène sans qu'ils se plaignent.

Je suis bien bon assurément

De les mener si doucement ;

Montrons-leur ce que peut un garçon de mon âge.”

L'imprudent, en disant ces mots,

De son bâton se mit à faire usage

Contre les pauvres animaux,

Mais à tort, à travers, sans motif et sans cause,

Mais à propos de rien ou de la moindre chose.

{ Les bœufs, quoique surpris d'un pareil traitement

Prîrent d'abord la chose assez tranquillement

Et, comme on dit communément,

Sans sortir de leur caractère ;

Mais dans le champ de l'arbitraire

On s'arrête malaisément.

Voyant donc qu'on le laissait faire,

Voilà mon petit garnement

Qui frappe sur ses bœufs et plus fort et plus ferme,

Cette impertinence eut son terme.

Pour la troisième fois atteint par le gourdin,

Un de nos ruminans se retourna soudain

Vers l'enfant, et d'un coup de sa tête cornue,

Le lança demi-mort à vingt pas dans la rue.

Le peuple est un troupeau qui marche sous la loi

D'un chef nommé sultan, czar, empereur ou roi.

En principe, ce chef n'est le chef et le maître

Qu'autant qu'on lui permet de l'être.

Cependant il arrive, et même assez souvent,

Qu'oubliés de cette maxime,

Il fait du troupeau sa victime,

Frappant à droite, à gauche, et derrière et devant,

Sans raison comme sans justice,

Sans autre loi que son caprice,
 Parfois le troupeau maltraité
 Souffre et se tait, parfois sa longanimité
 Se fatigue, et bien tôt à l'enfant qui l'assomme
 Il donne une leçon plus ou moins vive... En somme,
 Un abus de pouvoir est toujours dangereux,
 Et le plus sûr, avec les hommes et les bœufs,
 Et de ne point passer les bornes,
 Le prince a son bâton, mais le peuple a ses cornes.

LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 16 MARS, 1840.

LE FANTASQUE.—Il est maintenant bien établi mes bons amis les lecteurs que le Fantasque doit éprouver toutes les vicissitudes humaines et leur être toujours supérieur. Il est aussi difficile de tuer le Fantasque que de dire combien de tems il vivra; voilà pourquoi je ne veux pas aujourd'hui commencer un long chapitre de promesses que le destin persécuteur pourrait peut-être m'empêcher d'accomplir dès demain. Je vous dirai seulement pour cette fois que si mon journal a disparu pour un tems aussi long de la scène du monde, la faute ne m'en peut nullement être attribuée; la flânerie n'a rien eu à faire dans tout ceci.

Quelques êtres vils et méprisables ont mis en œuvre leur noire et jalouse industrie pour écraser nos efforts; mais nous leur pardonnons de bon cœur car notre réapparition en ce jour sera pour leur envieux égoïsme une assez amère punition pour que nous leur laissions boire en paix la coupe du dépit. Assez et plus qu'il ne méritent!

Le Fantasque aurait reparu plus tôt sans la difficulté que l'on éprouve ici en hiver à se procurer les matériaux nécessaires à son impression. Nous allons toujours le continuer régulièrement chaque semaine jusqu'à ce que l'ouverture de la navigation nous permette de faire à sa partie typographique des améliorations qui le puissent rendre de plus en plus digne de la faveur publique.

A propos d'améliorations et dans un tems où il en est si peu, je ne dois pas négliger de vous faire apercevoir celle que j'ai introduite à la tête de ma feuille. J'en ai retiré les armes royales, comme vous pouvez le voir, pour peu que vous ayez la complaisance de jeter la vue sur ma première page!—Mais, diront sans doute mes lectrices, vous êtes donc bien changeant, bien inconstant, bien infidèle! Jadis vous nous vantiez les armoiries de notre gracieuse reine comme l'allégorie de mille aimables choses et voilà que vous les enlevez pour nous donner un vilain et austère philosophe barbu; ceci est d'un bien mauvais augure.—Tout doux, tout doux, impatientes interlocutrices, répondrai-je: je sais bien mes bonnes amies que vous aimez beaucoup la fidélité.....chez les autres

et que véritablement j'aurais dû me conformer à vos goûts; mais, que voulez-vous? si la galanterie est mon fort l'inconstance est mon faible, je suis bâti comme cela, tant pis pour les unes et tant mieux pour d'autres. Il faut néanmoins que j'explique pourquoi et par quoi j'ai dû remplacer les insignes de la royauté qui brillaient ci-devant à la tête du Fantasque. Un jour que j'y réfléchissais je découvris que les armes royales loin d'être l'emblème de tout ce qu'il y a de bien, le sont de presque tout ce qu'il y a de mal. J'eus horreur de les avoir souffertes aussi long-tems chez moi et je résolus de changer mon frontispice dès que j'en aurais l'occasion. Les armes royales, m'écriai-je, sont l'emblème de la vénalité, de la servitude, de la tyrannie, de la sottise et de la chicane; on les voit sur la tête des soldats, à la cour de justice, sur les pots d'onguent brevetés et sur le bâton des hommes de police. Je suis sûr que la reine elle-même n'en voudrait plus si elle savait cela. Arrière donc, vilains attributs! faites place au roi des philosophes. Oui, mes lecteurs, c'est le potentat de la philosophie que vous pouvez admirer au commencement de mes pages, c'est feu l'ami Démocrite, c'est ce défunt bon vivant qui riait de tout, qui se moquait de tout et qui par conséquent pardonnait tout. Quand les peuples demandaient un roi, il riait; quand ils chassaient leurs rois il riait. Si un patient faisait vivre un docteur, il riait; si un docteur faisait mourir un patient, il riait. Lorsqu'un avare amassait avec peine un trésor inutile qu'un héritier dépensait sans efforts, il riait. Lorsque des amoureux se mariaient, il riait et lorsque des mariés n'étaient plus amoureux il riait encore plus fort; enfin, il riait de mille autres choses que je n'ai pas le tems d'énumérer.

Vous voyez donc par ce qui précède que mon intention est de me réjouir de tout à l'avenir, comme ce bonhomme Démocrite, le plus grand sage du bon vieux tems. J'espère par-là faire honneur à ce pays-ci, car si les Grecs, qui furent la gloire de l'antiquité et les créateurs des beaux arts, ne trouvèrent que sept sages parmi eux, ce sera vraiment fort beau si l'on en possède un en Canada, pays qui, en ce moment, ne voit guère fleurir chez lui que le teint des maîtres aliborons attelés au char de son gouvernement. C'est donc moi, mes bons amis, qui me propose d'être le sage du Canada. J'ose penser que vous ne bouderez pas pour cela; car si je me permets de rire de vous comme un sage, j'ai l'espoir en même tems de vous faire rire comme des fous.

Nous croyons rendre service à nos lecteurs en leur communiquant la lettre suivante qu'un de nos espions a interceptée: Nous en garantissons l'authenticité, juste comme la banque garantit la valeur de ses billets.

Montréal, Mars 1840.

MON CHER MELBOURNE,

A peine arrivé en cette ville de retour de la petite comédie spéculativo-diplomatico-commercialico-comico-tragico-farcico-coquericot-et-fricôt-gouvernementale que je suis allé jouer dans le Haut-Canada, je me dépêche à défaut de dépêches de vous envoyer la présente missive qui vous donnera une idée de mon gouvernement; si j'ai fait quelques bévues vous me pardonnerez comme je vous pardonne les vôtres. Je suis encore à mon apprentissage et néanmoins j'espère que vous ne me trouverez pas trop diindé pour un poulet. Apprenti

n'est pas maître ; mais j'ose croire que si je réussis à bien berner et gouverner le Canada de la façon que je l'entends on y verra le fruit de vos bonnes leçons et l'on dira : tel valet tel maître.

Je vais procéder avec ordre et méthode à vous tracer l'histoire de ma petite administration. Vous en excuserez les mensonges car vous savez que les bons contes sont les bons amis, comme on dit en français.

Dès mon arrivée en Canada j'avais l'idée de ramener le gouvernement à Québec parce que j'y aurais été plus noblement logé ; j'aurais ramené l'abondance dans cette ville, j'aurais arboré le pavillon sur une de mes lucarnes comme Durham ; j'aurais entendu de ma fenêtre tirer le canon de la citadelle ; cela m'aurait fait honneur et j'aurais eu l'air de quelque chose. Mais j'ai réfléchi que les gens de Montréal se sont révoltés tandis que ceux de Québec sont restés froids et pacifiques ; or il est bien juste de punir les innocents et de récompenser les coupables comme cela se pratique en politique. Je partis donc bien vite pour Montréal où j'assemblai le Conseil Spécial que tout le monde déteste, afin de savoir de lui l'opinion du pays sur l'union dont personne ne veut dans le Bas-Canada. Comme vous le pensez bien, mon cher vieux Melbourne, le Conseil en a passé par où j'ai voulu car je me suis servi des grands, c'est-à-dire des petits moyens. J'ai pris ce petit air canard que vous me connaissez, j'ai donné la main aux uns, j'ai fait le bravache avec d'autres ; bref ils ont décidé que le Bas-Canada serait beaucoup mieux avec le Haut que tout seul. "Il faut faire du Bas-Canada une province tout-à-fait britannique" a dit ce farceur de Lambton ; or comment, je vous le demande, peut-on être une province britannique sans avoir une dette nationale accablante et sans être en espèce de banqueroute ? Il n'y a pas de bon sens. Le Conseil Spécial a compris tout cela fort bien, or je n'avais plus à m'occuper que du Haut-Canada. Vous allez voir comment je m'y suis pris pour flatter deux êtres malgré leur inclination.

Je me rendis à Toronto où je ne trouvais pas la besogne aussi facile qu'à Montréal attendu que notre Parlement a fait la sottise de laisser encore à la province supérieure sa Constitution. Sitôt que j'abordai la question de l'Union chacun fronçait le sourcil mais je leur fis voir qu'il leur fallait faire un mariage de raison, que la prétendue était riche et que son crédit permettrait au prétendu de faire encore quelque tems figure dans le monde. Il y avait malgré cela bien des récalcitrans, des boule-dogues qui ne voulaient se rendre à nulle autre raison qu'à celle de la pâtée. Je dus donc lâcher les cordons de la bourse et cela avec d'autant plus de plaisir que ce ne furent pas ceux de la mienné. Ah ! mon pauvre Melbourne, nous ne sommes plus au tems de cet imbécile de Judas Iscariote qui vendit notre Seigneur pour trente pauvres deniers ! on ne peut pas se procurer ici le plus mince traître à moins de quatre cents, cinq cents, mille, deux mille louis. Envoyez nous en au plus tôt quelques uns de par chez vous s'ils sont en baisse. Ce serait une excellente spéculation. Nous partagerons les bénéfices en frères. Je suis, je crois, votre aîné. Mais revenons à nos querelles ou plutôt à nos renards. Après bien des discussions, au milieu desquelles jeus le bon sens de ne prendre qu'un part approbatrice, nous finîmes par nous entendre. J'ai promis de la part du Parlement que le Haut-Canada aurait tous les avantages, qu'on abolirait la langue française, qu'on taxerait leurs voisins pour eux, que les perdrix tomberaient à l'avenir toutes rôties, qu'on ferait des canaux, des ponts, des caves, des chemins de fer en or et que tous les gens du Haut-Canada seraient officiers publics. Ils ont fait tout ce que j'ai voulu ; il

ne vous reste plus qu'à remplir mes promesses quand il plaira à Dieu, ça ne me regarde plus, moi, je suis diplomate.

Lorsque j'eus fini du Haut-Canada je crus que tout allait marcher facilement et promptement et pour donner l'exemple je me fis descendre à Montréal en trente heures; j'ai beaucoup à me louer des chevaux canadiens, aussi je fis présent d'une montre d'or au propriétaire de ceux qui ont en l'honneur de me traîner. Ils ne durent pas avoir grand peine car je ne suis pas un homme de poids. Vous excuserez, j'espère, l'incohérence de mes idées dans la présente car je ne suis pas non plus un homme de plume. Un des disciples de notre Seigneur disait à son maître: Je ne pêchais que du poisson mais vous m'avez fait pêcheur d'hommes. Vous n'êtes pas un messie, milord, mais moi qui suis un bon apôtre je vous dirai que je vendais du calicot et du chocolat et vous m'avez fait marchand d'hommes. Ça paie mieux, comme on dit en Canada, à Londres, à Paris et à Rome. Mais revenons encore à nos petites affaires. A peine fus-je de retour à Montréal que j'appris que ma bonne œuvre commençait à se gâter. Les Canadiens avaient l'air de se remuer et paraissaient ne pas trop aimer la perspective d'une union telle que je l'avais promise à leurs frères d'en haut. A Québec quelques individus mirent la chose en branle, passèrent des résolutions, des adresses et mille autres balivernes qui ne sont bonnes qu'à embêter des colons. Ils convoquèrent des assemblées publiques secrètes et décidèrent de faire circuler des pétitions à la reine et au parlement pour n'avoir pas l'union. Le parti opposé qui ne veut pas non plus de l'union, mais qui a comme l'autre la manie des assemblées et des résolutions se remua de son côté, et, du train dont ils y vont vous pouvez annoncer à notre gracieuse reine que si les menées des tories et des chartistes la défrisent un peu, du moins ses fidèles sujets canadiens la fourniront amplement de papier pour ses papillotes.

Dés gens de Montréal, corrompus par l'exemple de ceux de Québec s'avisent aussi de se rebiffer et murmurent contre l'union comme si ce n'était pas mon intérêt qu'elle ait lieu. Vous n'avez pas la moindre idée de ma triste situation. J'ai beau parler français, donner des diners à la française, recevoir chez moi, de préférence, des canadiens français; c'est inutile; à force de tromper ces pauvres gens, nous leur avons montré les finesses du métier et il n'y a plus moyen de les attrapper par la bouche; ils mangent nos beefsteaks, et nos gigots de moutons, boivent notre champagne presque aussi bien que nos gros ventrus d'Angleterre et n'en sont pas moins durs à cuire. Il y a bien quelques gros bonnets de l'endroit qui ne résistent pas au fumet de ma cuisine et qui seraient prêts à baiser mes argots pour un plat d'épinards. Comme ils n'ont aucune influence sur leurs compatriotes je ne suis pas extraordinairement fier de leur conquête.

Où! cher Mellourne, cher Mellourne si vous ne venez pas à mon aide toutes nos manœuvres ne serviront à rien. Je promets au Bas-Canada beaucoup de justice et de douceur; je promets au Haut une infinité de pouvoirs tyranniques et des trésors incalculables. Je sais que je ne pourrai rien tenir; c'est à en devenir démesurément fou. Néanmoins si votre Parlement veut nous prêter la main, je crois encore que nous parviendrons à dévaliser... je veux dire civiliser ce pays et ses habitants en dépit d'eux.

A propos, je viens de recevoir la nouvelle que notre chère souveraine est mariée. Je suppose que cela ne vous amuse pas plus qu'il ne faut; car l'allemand pourrait bien prendre sur la gracieuse Victoria un empire auquel le votre ne gagnerait rien. Vous avez bien fait de ne pas lui accorder trop d'argent. J'avais d'abord l'idée de faire tirer un feu d'artifice en réjouissance de

cet événement mémorable ; mais je crains que les malins ne disent que nous n'ayons déjà que trop fait usage d'artifices pour éblouir nos patients sujets.

Adieu, mon cher Melbourne, ma lettre est déjà fort longue mais vous me pardonnerez aisément puis-que vous n'en payez pas le port. Je vous écrirai sous peu d'autres détails sur ce pays qui est tout-à-fait curieux à étudier.

Croyez-moi, pour la vie, c'est-à-dire aussi long-temps que vous aurez le sceptre en main, votre dévoué serviteur,

POULET THOMPSON.

P. S. Ne soyez pas étonné si je vous écris la présente en français, c'est afin de vous montrer que les difficultés où je suis ne me font pas perdre mon latin.

ART LITHOGRAPHIQUE. — ALBUM. — MUSIQUE. — Nous prendrons la liberté d'appeler un instant l'attention de nos lecteurs sur une annonce contenue dans le numéro de ce jour. Nous avons profité de notre léthargie forcée pour ajouter une nouvelle branche à notre petit établissement. La presse lithographique que nous avons confectionnée, qui est, nous croyons, la première établie à Québec dans un but public, nous met en état de reproduire un nombre illimité de copies soit de dessins, figures et paysages, de cartes géographiques, de plans, de lettres circulaires autographes *fac simile*, et de morceaux de musique. Le premier numéro de l'Album que nous avons publié n'est qu'un essai, de sorte que nous espérons en améliorer le travail à mesure que nous exercerons l'art lithographique qui nous était auparavant entièrement étranger.

Le plan que nous traçons dans l'annonce de notre nouvelle publication s'étendra probablement aussitôt que nous aurons pu nous procurer d'Europe les matériaux nécessaires. La publication du second numéro de notre *Album* n'a été retardée que le tems nécessaire au retour des diverses listes de souscription que nous avons circulées et qui nous ôtent dès aujourd'hui tout doute quant à la possibilité de soutenir une semblable entreprise. Nous prendrons en outre la liberté de réclamer l'ai le des jeunes dessinateurs, qui pourraient avoir quelque sujet à nous communiquer soit en caricatures, portraits, costumes, paysages, scènes canadiennes ou autres. Nous nous engageons à reproduire fidèlement leurs dessins. Il est en ce pays nombre de jeunes personnes, parmi le sexe aimable surtout, qui se livrent à l'étude des beaux-arts; nous espérons qu'elles voudront bien se servir de notre entremise pour faire partager au public le plaisir d'admirer leurs productions. Il va sans dire que nous publierons toujours des dessins qui auront rapport au pays où qui y auront pris naissance, de préférence à ceux qui nous viendront d'Europe. Nous en dirons autant à messieurs les musiciens. Déjà un jeune amateur de cette ville a publié un fort joli quadrille pour le piano, que l'on peut se procurer dans les principales librairies. Son exemple ne restera sans doute pas sans fruit.

Nous pensons faire plaisir au public en annonçant que le second numéro de notre *Album*, qui se prépare en ce moment et qui sera publié très-prochainement, consistera en un portrait de l'homme distingué dont le barreau canadien et la société de cette ville déplorent la perte récente.

UNE BREBIS CALUSE SUFFIT POUR FAIRE PERDRE TOUT UN TROUPEAU. — Depuis que le gouvernement se tient à Montréal l'échelle du crime y est sur un pied effrayant. La cour criminelle durant le terme courant a devant elle à foison, meurtres incendies, vols de grands chemins, bis de maison, voire même de la bigamie à faire rougir un musulman. Les philanthropes gémissent d'une pareille dépravation, tandis que le procureur-général rit dans sa barbe quand il en a et bénit chaque matin le désordre de choses à raison de mille à quinze cents louis par chaque terme criminel.

J'apprends que maître Poulet Thompson commence à faire ses farces à peu près comme la longue kyrielle de ses prédécesseurs. Il affecte une disposition toute paternelle en faveur de la race Canadienne avant de l'écraser, il fait de la diplomatie dansante, buvante et mangeante presque aussi bien que mon vieil ami Lord Gosford; mais bernique! chat échaudé craint l'eau bouillante; aussi les petits patés et les saluts à la française de MASTER Thompson ne feront pas je pense de meilleure besogne que le champagne et les ragouts aux cornichons de ses devanciers. Après tout je commence à croire à la métempsycose: ce cheval de Lord Durham nous est peut-être revenu sous la forme d'un poulet.

Bureau pour les réclamations des Miliciens.

Québec, 11 Mars, 1840.

A VIS PUBLIC est par le présent donné que la Liste No. Trois des réclamations des Miliciens allouées, consistant en cas qui n'ont droit qu'au *Script*, vient d'être publiée dans la *Gazette par Autorité*, No. 17, Vol. 17, accompagnée d'un avis contenant les explications nécessaires, et qu'en outre des copies séparées sont et vont être distribuées aux Révérends Messieurs du Clergé et autres personnes influentes dans la Province, lesques sont par le présent priés d'en faire connaître le contenu au lieu de leurs résidences, par tels moyens qu'ils jugeront à propos d'adopter.

Avis est donné en outre que le Bureau publiera de temps à autre, au fur et à mesure qu'elles seront préparées, d'autres listes de Réclamations admises, semblables à la présente, et que jusqu'à ce qu'il ait achevé la publication des cas qui sont maintenant devant lui (ce dont il sera donné avis suffisant) il ne répondra à aucunes communications à l'exception de celles venant de personnes dont les noms paraissent dans la liste ci-dessus mentionnée, ou celles qui seront publiées ci-après.

Par ordre

JEAN LANGEVIN,

Secrétaire.

Une insertion de l'avis ci-dessus dans chacun des Journaux publiés dans la Province, (la *Gazette Officielle* exceptée), dans la langue dans laquelle ils sont respectivement publiés.

ALBUM ARTISTIQUE & LYRIQUE.

LES propriétaires du *Fantasque* désirant procurer au public Canadien une nouvelle source de récréation, favoriser autant que possible le goût des beaux arts, et fournir à la jeunesse du pays un moyen facile de publicité pour les compositions, soit Musicales ou de Dessin que l'extension progressive des études dans les établissements publics d'éducation ne peut manquer de faire surgir, viennent d'ajouter à leur Imprimerie une Presse Lithographique dont les premiers essais leur promettent des succès satisfaisants pour leurs futurs efforts. Le premier numéro d'une publication sous le titre ci-dessus contenant un Dessin et une Romance avec Musique pour le Piano, ayant reçu assez d'encouragement pour les induire à la continuer, ils se proposent de publier à des époques rapprochées une feuille *in quarto* qui contiendra soit une Romance avec Dessin, un Portrait de personnage distingué du Canada, un Sujet Populaire, une Scène de Mœurs, des Costumes ou des Caricatures, dont la réunion formera un recueil intéressant pour le pays.

Le Second numéro paraîtra sous peu.

Le prix pour les Souscripteurs sera de 15 sous par numéro, payables à la livraison et 30 sous pour les non-souscripteurs.

On ne souscrit pas pour moins de DIX numéros.